

VALEUR DE L'H GREC

Au XI^e siècle.



Pierre Tuebœuf, à qui nous devons le récit détaillé de la première croisade, avait lui-même pris part à l'expédition qu'il a racontée. Il était resté longtemps en Orient; il avait sans cesse vécu au milieu des Grecs, et il avait appris à parler leur langue. Dans trois passages de son ouvrage (1), Tuebœuf cite des mots grecs qui lui étaient restés dans la mémoire, et il les cite tels qu'il les avait entendu prononcer, sans tenir compte ni de l'orthographe ni même de la séparation des mots. Cette transcription grossière, et dont la fidélité ne saurait être mise en doute, est plus précieuse pour nous que ne le seraient des phrases correctes conservées par un savant. Nous pouvons juger, par ces quelques exemples, des altérations que le grec subissait au moyen âge, dans l'usage vulgaire, et un de ces passages nous fait connaître quelle était alors la prononciation de l'η. Les renseignements que les auteurs nous fournissent sur cette question sont malheu-

(1) *Recueil des historiens des croisades*, publié par les soins de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Historiens occidentaux, t. III. Paris, 1866, in-f^o.

Voy. dans ce volume *Petri Tudebodi historia de hierosolymiano itinere*, pp. 73, 57, 107.

Bibliothèque Maison de l'Orient



155682

reusement si rares, que nous ne saurions les recueillir avec trop de soin.

En 1098, les croisés, assiégés dans Antioche, manquaient de tout : « *Et de vino non loquor*, ajoute le chroniqueur, UQUEN GRASIN. » On le voit, Tuebœuf se contente de figurer la prononciation de cette petite phrase, et il le fait si exactement, que nous y reconnaissons sans peine les mots : $\epsilon\delta\kappa \tilde{\eta}\nu \chi\rho\alpha\sigma\acute{\iota}\nu$. Il est à croire que si l' $\tilde{\eta}$ avait eu le son de l' i , l'historien eût écrit *uquin* au lieu d'*uquen*. S'il a transcrit $\tilde{\eta}\nu$ par *en*, c'est qu'effectivement l'itacisme n'existait pas.

Il n'est pas inutile de remarquer que tous les manuscrits portent un *e* et non pas un *i*, et que les mots *uquen grasin* ont passé sans aucun changement dans les imitateurs, abrégiateurs et continuateurs de Tuebœuf.

Si maintenant nous examinons cette phrase en détail, nous voyons que, sauf la réunion de deux mots en un, la transcription du chroniqueur se justifie parfaitement, L'*u* latin avait encore, au moyen âge, même en France, le son de l'*ou*. Quant aux lettres *qu*, elles tiennent lieu du *k*, qui ne se rencontre nulle part dans Tuebœuf. Le mot $\chi\rho\alpha\sigma\acute{\iota}\nu$ (pour $\chi\rho\alpha\sigma\acute{\iota}\sigma\upsilon\nu$) remplace déjà le terme classique $\epsilon\tilde{\iota}\nu\omicron\varsigma$; on dit aujourd'hui $\chi\rho\alpha\sigma\acute{\iota}$. Le chroniqueur écrit *grasin* au lieu de *crasin*, parce qu'en effet le *k* précédé d'un *n* se confond dans la prononciation avec le *g* dur.

Les autres passages de Tuebœuf ne contiennent malheureusement aucun autre renseignement sur la question de l'itacisme, mais ils ne manquent point pour cela d'intérêt.

Ces nouvelles citations achèvent de nous convaincre de l'exactitude que le chroniqueur mettait à transcrire les mots grecs d'après la prononciation, et nous voyons de plus que l'idiome vulgaire était déjà à peu près tel qu'il existe aujourd'hui.

Tout au commencement de la guerre sainte, tandis que les

croisés assiégeaient Antioche, Tuebœuf nous montre l'arménien Pyrus, l'ami et le compagnon de Boémond, prêt à donner l'assaut de la ville. Tout à coup, Pyrus, voyant le petit nombre de ses soldats, s'écrie ; « *Micro Francos echome* : Μικρὸ Φράγκος (pour Φράγκους) ἔχουμε. Le chef arménien, au lieu de dire μικρούς, fait déjà de μικρόν un mot invariable, et il prononce *micro* comme on le fait encore aujourd'hui. Cette suppression du ν final se retrouve dans le verbe ἔχουμε pour ἔχουμεν ; mais ici la chute du ν a quelque chose de plus remarquable.

On se rappelle, en effet, que le ν ne fait pas partie de la terminaison de la première personne du pluriel des verbes. Tandis que le sanskrit *mas* s'est conservé fidèlement dans le dorien μες, les autres dialectes de la Grèce ont supprimé le ς et l'ont plus tard remplacé par un ν euphonique. On dit φέρουμεΝ, λέγουμεΝ, de même que l'on dit à la troisième personne : ἔστιΝ=ἔστι ; λέγουσιΝ=λέγουσι, etc. (1).

Il est possible que cette addition du ν euphonique n'ait jamais passé dans le langage populaire. Dans le grec moderne, ce ν final de ἔχουμεν, etc., ne se fait jamais entendre.

Le troisième passage de Tuebœuf se rapproche plus encore du patois. Les Grecs et les Syriens, surprenant un jour un espion ennemi, lui crient avec colère : « *ma te Christo caco Sarrazin* » : τὲ (pour τὸν) Χριστὸ, κακ' ὁ Σαρράζιν (2). La particule μά, employée dans une imprécation avec un nom à l'accusatif, appartient à l'idiome classique ; on dit Μὰ Δία, μά τὸν Δία, etc. Primitivement cette particule, qu'il faut rapprocher du mot μή, avait un sens négatif ; μά Δία signifiait :

(1) Voy. Schleicher, *Compendium*, p. 238 ; Curtius, *Griechische schulgram*, p. 23, § 68.

(2) Un des manuscrits de Tuebœuf porte *caquo*, ce qui montre bien que les deux lettres *qu* équivalent simplement à un *k*, ainsi que nous l'avons dit à propos des mots *uquen*.

non, par Jupiter. Ce sens négatif disparut peu à peu, et nous trouvons dans les auteurs cette même particule *μή* construite avec *ναί* et exprimant au contraire une affirmation. Dans le langage du moyen âge, elle était sans doute usitée dans les imprécations sans aucune signification accessoire. En effet, Tuebœuf traduit la phrase : *ma te Christo, caco sarrazin* par ces mots : « *Per Christum, ille est ignavus sarracenus.* »

Nous retrouvons dans *te Christo*, pour *τὸν χριστόν*, la suppression du *ν* final que nous avons déjà signalée. L'altération de *τὸν* en *te* est même un fait dont on peut rencontrer des exemples dans le langage populaire moderne.

A en juger par la traduction latine, les mots *caco sarrazin* doivent se rétablir ainsi : *καχ' ὁ Σαββάζιν* pour *καχὸς ὁ Σαρακηνός*. Il n'est pas probable que ce soit par erreur que Tuebœuf emploie la forme *Σαββάζιν* au lieu de *Σαρακηνός*, puisque, si ses souvenirs n'avaient pas été présents, le latin *sarracenus* l'eût certainement remis sur la voie. Dès le temps de la première croisade, l'influence des idiomes populaires de l'Italie et de la France devait se faire sentir sur le grec vulgaire. Non-seulement, dès cette époque, les poètes grecs se bornaient à traduire ou à imiter nos romans de chevalerie, mais il se forma un patois mélangé de grec, d'italien et de français. Cet étrange dialecte se conserva parmi les aventuriers vénitiens, dalmâtes, albanais qui guerroyaient sans cesse en Orient, et nous le retrouvons dans les poèmes de Molino et dans les comédies vénitienes du seizième siècle.

Nous croyons donc que les fragments rapportés par Tuebœuf méritent toute confiance, et qu'ils suffisent à prouver que l'*ῥ* n'avait pas encore au onzième siècle le son de l'*i*.

ÉMILE PICOT.

